



HAL
open science

Grand Aquitain et fier de l'être

Luc Gwiazdzinski

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski. Grand Aquitain et fier de l'être. Coutelle P.; Dupeyron A.; Gwiazdzinski L.; Monferier E.; Panier Des Touches O.; Peyrou J.; Sindeu S. D'ici ça ne parait pas si loin, Le Bec en l'air, pp.4-9, 2020, 978-2-36744-141-2. halshs-02547093

HAL Id: halshs-02547093

<https://shs.hal.science/halshs-02547093>

Submitted on 22 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Grand Aquitain et fier de l'être

in Dupeyron A., Monferrier E., Peyrou J., Gwiazdzinski L., Panier Des Touches O., Coutelle P., Sindeu S., *D'ici ça ne paraît pas si loin*, Marseille, Le bec en l'air, pp.4-9

Luc Gwiazdzinski (*)

« *Le Haut-Saugeais n'a pas de frontière,
ce sont ses voisins qui sont bornés.* »
République du Saugeais

Grandes régions, Europe ou intercommunalités : les nouveaux ensembles territoriaux paraissent désormais bien lointains, technocratiques et désincarnés pour celles et ceux qui les habitent ou les découvrent en visiteurs. On éprouve bien des difficultés à appréhender ces entités ouvertes aux quatre vents de la mondialisation. Ces nouveaux assemblages interrogent nos ancrages, nos modes de vie et nos identités. Les citoyens peinent parfois à y percevoir des récits et des projets fédérateurs. Les habitants ont souvent du mal à se retrouver dans ces configurations décrites à grands renforts d'images, de chiffres, de moyennes, de cartes, de schémas et de frontières artificielles, alors qu'un territoire est d'abord constitué de gens, d'histoires, d'actes et d'usages dans des lieux quotidiens. Les visiteurs éprouvent des difficultés à dépasser les images et les espaces imposés du marketing pour explorer des réalités plus complexes : disparités de dynamiques économiques entre des secteurs attractifs bien irrigués par les flux et des secteurs délaissés, à l'écart des grands mouvements où tout semble s'étioler ; contrastes de rythmes et de temporalités entre accélération subie et ralentissement choisi, mais aussi richesse des différences entre des personnes et des groupes humains installés là depuis des générations ou arrivés hier. Ce sont là autant d'informations qui se méritent, autant d'éléments qu'il nous faut découvrir comme étrangers, celui que nous sommes aux yeux des autres, celui que nous sommes par rapport à ces nouveaux ensembles territoriaux, explorateurs et révélateurs des hospitalités comme des replis. Il y a du voyage intérieur dans cette quête à la rencontre des autres et de l'ailleurs, dans ce retour à un « pays profond » qu'on pouvait croire raccourci par les lignes de trains à grande vitesse et *Internet* et qui surgit au détour d'un chemin. En avant !

Questions centrales

Traverser une région, éprouver sa rugosité, goûter ses accents, explorer ses coins et ses recoins, apprécier ses patrimoines et son histoire, repérer les rassemblements et les éclatements, tester les profondeurs et les limites, contempler ses paysages, interroger ses habitants et ses visiteurs, photographier ses quotidiens, vivre et éprouver ses climats, tester ses ambiances, n'a rien à voir avec une analyse surplombante composée de froides statistiques, de frontières administratives, de moyennes et de cartographies normalisées. Ce voyage est une manière « d'habiter le monde » – un « *mode de connaissance du monde et un type de relations affectives loin d'une approche abstraite ou technocratique de l'espace* »¹ – qui ouvre à de riches questionnements.

1 E. Dardel, *L'Homme et la Terre : nature de la réalité géographique*, CTHS, Paris, 1952.

Entre le Monde, l'Europe, l'État, la région, la commune et le quartier, à quel(s) espace (s), à quel(s) territoire(s) appartenons-nous? Qu'est-ce qui fait notre sentiment d'appartenance ? Il peut paraître paradoxal d'utiliser ce vocable tant notre environnement social et matériel est perturbé, tant les cadres de nos quotidiens ont explosé, tant nos repères semblent avoir disparu. Pourtant, dans cette période de « big bang » des territoires et d'accroissement des mobilités, entre ouverture au monde et repli local, ces questions sont au cœur des réflexions contemporaines sur les identités en mouvement.

Brouillages

Il semble difficile de parler de sentiment d'appartenance unique. Entre son quartier, son village, sa région, son pays et le monde, l'individu de ce début de XXI^e siècle appartient à des collectifs divers – familles, amis, collègues, partenaires sportifs, associatifs... – qui fonctionnent davantage en réseaux qu'en termes de proximité spatiale.

L'accroissement de la mobilité a fait sauter les cadres classiques du quotidien. Nous n'avons jamais autant parlé du territoire et notre espace de vie n'a jamais été aussi tiraillé, voire aliéné. Les cadres classiques de la quotidienneté et de la citoyenneté ont éclaté. La spécialisation des espaces en zones de logement, d'achats, de loisirs, de formation ou de travail nous oblige à bouger, à nous déplacer de plus en plus loin. En moyenne, nous parcourons désormais vingt kilomètres pour rejoindre nos lieux de travail. Souvenons-nous que pour nos grands-parents, souvent ruraux, les gens du village voisin étaient encore des étrangers.

La pratique de l'espace est de plus en plus discontinue. Nous zappons les espaces, passant de l'un à l'autre par des tunnels, des non-lieux que nous n'investissons pas affectivement. La cartographie de notre espace vécu ressemble davantage à un archipel aux limites floues relié par des réseaux qu'à un bassin de vie idéal ou au quartier d'une ville. « *Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner* », avertissait Georges Perec. Comment retrouver un ancrage, une appartenance alors que nous pouvons mener plusieurs vies en plusieurs espaces ? Cette mobilité accrue, ce nomadisme subi, peuvent avoir des effets pervers : une majorité de personnes ne votent plus là où elles vivent, mais là où elles dorment. Nos « bassins de vie » ne sont souvent que des « bassins de nuit » que nous quittons au petit matin pour en retrouver d'autres, de jour. Ailleurs, certains votent là où ils ont leur résidence secondaire, là où ils ne vivent qu'en été ou en hiver, c'est selon.

L'urbanisation, le développement des infrastructures, l'intensification de l'agriculture ont modifié et uniformisé nos environnements, faisant sauter les repères traditionnels. Qu'est-ce qui ressemble plus à une entrée de ville, qu'une autre entrée de ville ? Si le paysage est un « construit social », reflet de notre société, le constat d'altération est sans appel : plaine transformée en steppe maïsicole sans la moindre haie, fonds de vallées envahis par les résineux et parsemés de friches, entrées d'agglomération qui ressemblent à des stands de fête foraine, zones industrielles et commerciales qui mitent le paysage, lotissements sans âme, grands ensembles qui concentrent les difficultés, cœurs de villages qui se vident, rocade qui contournent au lieu d'irriguer, traversées uniformes et ronds-points qui rivalisent de laideur. Il faut avoir la foi d'un Gilet jaune pour faire de ces endroits des lieux de vie et les ancrages d'une petite cité utopique.

Les identités ne sont pas figées. Une identité évolue dans le temps, en fonction des caractéristiques de chacun. L'identité et la mémoire sont vivantes. Il est difficile, voire

dangereux, de penser pouvoir les figer une fois pour toutes. Il est tout aussi difficile de réunir tous les acteurs d'un même territoire sous une même identité. Quelle relation existe-t-il, par exemple, entre des individus qui s'inscrivent à des échelles aussi différentes qu'un industriel, un commerçant, un agriculteur, un touriste, un élu ou un étranger ? Quelle relation établir entre la personne bloquée sur un territoire *repaire* et celle qui passe son temps en déplacement, pour qui le territoire est un *repère*² ? Si l'on se met à réfléchir à la première personne, la réponse dépend beaucoup de l'endroit d'où l'on parle. De nombreux éléments interviennent dans la construction de ce sentiment : le lieu où j'ai été élevé, celui où j'habite, mon histoire et celle de ma famille, là où résident mes proches, mes amis, mon lieu de travail, ma pratique de l'espace, mes habitudes, mes repères, des couleurs, des odeurs, des goûts, des lumières, des paysages, des actes symboliques, comme celui de voter... On peut supposer qu'interviennent différents éléments parmi lesquels la pratique de l'espace, la perception directe de l'environnement à travers les sens et la perception indirecte, notamment à travers les médias. Les psychologues et les géographes ont montré que nous nous déplaçons, que nous nous orientons comme si nous avions en nous une représentation de l'espace. Choissant dans l'espace ce que son expérience antérieure lui a fait connaître directement, et dans celui, généralement plus vaste qu'il a reçu des autres ou des médias, l'individu ordonne tout ce qu'il connaît en des configurations mentales qui lui permettent de se repérer, de se mouvoir et d'agir en fonction de stratégies particulières. Variable dans l'espace et dans le temps, le sentiment d'appartenance participe de logiques proches. S'interroger à ce sujet revient à questionner les rapports de l'homme à l'espace et au temps. Comment « habiter le temps » ? Comment se sentir de quelque part quand nous passons une partie de notre temps en déplacements ?

Identité affirmée

Je suis Aquitain. Cette première affirmation pourrait suffire à me qualifier de menteur. Dans l'exercice imposé, je frôle le hors sujet. Comment puis-je revendiquer cette identité du sud-ouest alors que je suis né en Lorraine et que mes horizons actuels sont plutôt alpins ? Pourtant je connais ce territoire et souvent, je me sens Aquitain. Plus exactement, j'habite Royan. Encore un mensonge ? Je suis pourtant capable de décrire en détail la longue plage de sable fin. Je sais le nom des villas de bord de mer préservées des bombardements, le casino blanc, le marché couvert, la cathédrale de béton et l'agitation du port. Sur la jetée du phare de Saint Georges, j'ai testé la vivacité des crabes, cherchant à échapper au piège de mes balances. Tout près, j'ai goûté la tarte aux prunes - et son cidre au goût interdit - dans l'établissement du même nom. Plus loin, j'ai aimé le cérémonial de l'éclade et le goût des moules de bouchot cuites sous une montagne d'aiguilles de pin. Sous les arbres du chemin du littoral, j'ai ramassé des vers luisants et d'étranges lucanes cerf-volant. Plus loin encore, bien avant que le monde entier ne s'adonne à la religion des cabanes, j'ai admiré les carrelets de Meschers et les grottes environnantes.

Quand j'y songe, mon corps vibre encore aux basses de *beat it* - du « roi de la pop » - qui mettaient le feu aux nuits des bars de la plage, sous la promenade. Je sais la chaleur du sable au zénith et l'humidité des petits matins d'août dans la griserie d'un retour du *Kon Tiki*, mythique vaisseau nocturne de la côte. C'est sur l'estran que j'ai découvert la beauté des ciels étoilés. Au loin, je vois encore passer les « fers à repasser » reliant le port à la pointe de Graves. Je connais les animaux du zoo de la Palmyre, les dunes et les *blockhaus* de la fragile côte sauvage, le phare de la Coubre et les plages éloignées où les textiles sont mal vus. J'ai découvert et apprécié le spectacle désuet des vaches landaises et appris à aimer le béton de la

2 Pour reprendre la belle formule du sociologue Jean Viard

ville reconstruite. Je sais l'été qui s'enfuit et la rosée qui perle sur l'herbe à l'arrivée des grandes marées. J'ai connu les maraîchages le long de la route de Bordeaux et aimé la nostalgie des hors saisons. J'ai souvent traversé le pays pour passer la nuit au sommet de la dune du Pilat entre océan et mer de pins, sans rien d'autre à l'horizon que le vol des oiseaux du banc d'Arguin. J'adore le mélange des odeurs entre embruns et résine et cette impression d'infini, unique en France. Plus loin, j'ai connu les transformations de Bordeaux et de La Rochelle, aux ruelles autrefois si sombres. Du côté de Benet, auprès d'un vieil adjudant à la retraite, j'ai appris les secrets de la chasse entre marais sec et marais mouillé. Il y a longtemps que le gibier s'en est allé et que le vieux chien ne rapporte plus rien. Avec d'autres, j'ai aimé la cathédrale de verdure du Marais poitevin où, le dimanche venu, des paysans reconvertis en guides, manœuvraient avec leur pigouille des barques emplies de touristes. Comme eux, sans doute, j'ai pleuré les grands arbres du Marais basculés par la tempête.

Marques construites

L'appartenance dont il est question ici n'a rien à voir avec un drapeau, des frontières ou un exercice de communication, censé créer des dynamiques et un collectif. Elle n'a rien à voir avec la tyrannie des marques qui a atteint nos collectivités, de la grande métropole jusqu'au plus petit de nos villages, en passant par la région. Désormais, il faut exister, clignoter sur les planisphères et rassembler les habitants dans une même célébration, autour des mêmes slogans, des mêmes images, logos et événements. Comme nos contemporains, les territoires et leurs édiles rêvent d'un « quart d'heure de gloire » à la Andy Warhol. Des *Spins Doctors*, conseillers en communication et marketing, se penchent sur l'image des collectivités locales assoupies, enjointes de s'inscrire dans cette nouvelle course à l'échalote. Ils fournissent les images et les éléments de langage pour la fabrique des vainqueurs. C'est à celui qui se fera le plus grand et le plus beau. « Euro-zélus » et « Eurocités » sortent boursoufflés de cette séance de lifting. « *Miroir, mon beau miroir, dis-moi qui est la plus belle* ». Dans le grand bal de la mondialisation, le crapaud a vite fait de se prendre pour le prince charmant. Les magazines sont devenus les vitrines des classements entre territoires qui guerroient, inégalement armés dans la compétition internationale. Ils glorifient les « gagnants » et oublient les perdants. La compétitivité territoriale a succédé à l'aménagement du territoire. Touristes, entreprises, cadres et étudiants sont invités à se donner rendez-vous ici et le monde entier est censé départager les territoires en compétition. En retour, les habitants devraient en tirer une fierté, naturellement territoriale.

Engraisage et dépeçage

Dans le grand bal des egos territoriaux, comme dans la cour de récréation de notre enfance, il faut avoir la bonne taille pour se frotter aux autres, se muscler afin de pouvoir goûter aux frissons du grand large. Séduites par les discours, les communes se regroupent, les régions fusionnent et l'État s'en va sur la pointe des pieds, comme pour laisser grandir les jeunes pousses. Ce faisant, il laisse la compétition et son cortège d'inégalités se déployer. En prenant ces décisions, des politiques sans pouvoir imaginent sans doute retrouver une prise sur le réel. Ils vantent les économies à venir pour les finances publiques de ces nouvelles entités accédant enfin à une taille « optimale ». Résultat : les coûts de ces fusions explosent et une forme d'insécurité territoriale se répand pour des citoyens qui ne se retrouvent plus dans les nouveaux emboîtements du mécano institutionnel. Le déphasage constaté entre l'Europe et les citoyens se reproduit à l'échelle des intercommunalités désincarnées et des régions ré-agencées. Le siège de ces nouveaux « royaumes » est nécessairement lointain. Personnages politiques préférés des Français, les maires et les présidents ne peuvent que reconnaître leur

impuissance et relayer les demandes vers d'autres échelons où se concentrent désormais les moyens et les pouvoirs. L'intercommunalité ou la région, c'est selon.

Éloge de l'immersion

Loin de ces charcutages institutionnels, une région charnelle existe pourtant bien, pour qui accepte de sortir de sa zone de confort, pour saisir *in vivo* la complexité des mondes en mouvement. Elle résiste et se réinvente en permanence dans les plis et les replis des cartes, dans les quotidiens de ses habitants permanents ou temporaires. Il suffit de quitter les autoroutes de l'information ou du bitume et d'aller à sa rencontre, de s'immerger en « donnant du temps au temps »³. Ces territoires se découvrent par le bas, à hauteur d'homme, en laissant jouer lâcher-prise, improvisation et sérendipité. Ici, il est question de rencontres, de temps passé sur place et de sensibilités. À travers les images, il n'y a pas qu'une douce nostalgie mais plutôt une autre manière de penser l'universel. Se coltiner le réel, la ruralité qui souffre et les métropoles qui étouffent, permet de mettre un peu de chair sur le squelette dévitalisé de nos institutions, de poser un récit face à l'inconnu et aux peurs et de ré-enchanter les quotidiens. C'est souvent surprenant, parfois douloureux, toujours instructif. Cette approche de la culture et du patrimoine dépasse l'inventaire des vieilles pierres. Le patrimoine vivant est fait de gestes, de liens qui s'élaborent par la pratique, de savoir-être et de savoir-faire uniques et de lieux où les histoires – la grande et les petites – se pratiquent encore. Pour les découvrir, encore faut-il exister, « être au-devant de soi dans la rencontre »⁴.

Habiter le temps

Alors oui, je suis Aquitain. Pourquoi ne pas l'affirmer ? Le suis-je moins qu'un résident du coin qui passe la semaine à Paris et ne revient sur place que le week-end ? Suis-je moins Aquitain qu'un habitant du Massif central qui ressemble si peu à un Bordelais ? Comme des centaines de milliers de gens de passage, touristes ou visiteurs, je devrais posséder ce statut de « citoyen temporaire » et faire profiter le territoire de mon regard décalé. Pour l'instant je suis Aquitain et fier de l'être.

Dans une société en mutation rapide, la question est : où ? quand ? comment ? et avec qui faire territoire ? La réponse est nécessairement plurielle. Cette quête exige à la fois l'énergie de la **promesse** d'un départ, le goût de la **rencontre**, la découverte de l'**établissement** et de l'appropriation, la beauté de l'**œuvre** et l'espoir d'un **retour** plein d'usage et de raison. Nous avons là les contours d'une moderne épopée « indisciplinaire » à la découverte de nos propres constructions avec comme figure du héros, l'étranger : celui que nous sommes aux yeux des autres et celui que nous sommes par rapport à de nouveaux assemblages territoriaux comme l'Europe, les grandes régions ou les intercommunalités.

Luc Gwiazdzinski est géographe. Il travaille depuis des années sur les questions de territoires, de temporalités, de mobilités et sur les émergences. Il a publié une quinzaine d'ouvrages dont *Sur la vague jaune. L'utopie d'un rond-point*, Elya, 2019 ; *Chronotopies*, Elya, 2017 ; *L'Hybridation des mondes*, Elya, 2015 ; *La Fin des maires*, FYP, 2008 ; *Périphéries*, L'Harmattan, 2007 ; *La Nuit, dernière frontière de la ville*, L'Aube, 2005 ; *La Ville 24 heures sur 24*, L'Aube, 2003.

3 Cervantes.

4 Henri Maldiney.

Citer cet article

Gwiazdzinski L., 2020, « Aquitain et fier de l'être », in Dupeyron A., Monferier E., Peyrou J., Gwiazdzinski L., Panier Des Touches O., Coutelle P., Sindeu S., *D'ici ça ne paraît pas si loin*, Marseille, Le bec en l'air, pp.4-9

Contact

Lucmarcg@gmail.com